

PREFACE

L'œuvre de Pierre Teilhard de Chardin a été si largement diffusée et si souvent commentée que bien de ses idées sont passées dans le domaine commun, au prix parfois de simplifications et de réductions. La dimension « christique » et précisément « eucharistique » est essentielle pour celui qui veut pénétrer l'œuvre du jésuite. Il est vrai que son langage recourt parfois à des expressions un peu datées, marquées par son époque, qu'un lecteur trop pressé jugera obsolètes et sans intérêt pour l'homme d'aujourd'hui. Il arrive même que l'on pense comprendre la « spiritualité » teilhardienne en oubliant son enracinement chrétien.

C'est à Marie-Anne Roger que nous devons l'excellente idée de mettre à disposition du lecteur francophone cette réflexion du Père Thomas King sur la *Messe sur le monde* du Père Teilhard. Le texte s'impose par lui-même. Mais là encore, sa force poétique, la puissance de ses images peuvent dissimuler la richesse de son contenu. Il n'a pas besoin de commentaire pour saisir son lecteur ou son auditeur, mais il est bon aussi que le saisissement laisse place à une méditation attentive des grands thèmes teilhardiens.

C'est toute une théologie de l'Eucharistie qui se trouve là reprise, approfondie, découvrant dans l'expérience de nouvelles dimensions. Teilhard n'était sans doute pas le seul à les percevoir en son temps. Il les présente à sa manière, dans un style qui n'est pas celui des « écoles », mais qui est susceptible de rejoindre le lecteur d'aujourd'hui, même celui qui éprouve des difficultés à l'égard des expressions « ecclésiastiques » traditionnelles, mais devenues obscures. Certaines intuitions teilhardiennes, que l'évolution de la théologie a confirmées, mériteraient d'être encore développées, plus qu'il ne pouvait le faire lui-même. Je voudrais dégager surtout trois éléments.

Pendant longtemps, l'Eucharistie, la « messe », fut considérée avant tout comme une dévotion privée. On « assistait » à la messe, à la suite d'un célébrant dont le langage était devenu de plus en plus incompréhensible au fil des siècles. Il s'y passait sans doute quelque chose dont on pouvait retirer quelque profit... Le mouvement liturgique du XX^e siècle, reconnu et confirmé par le Concile Vatican II, a permis de retrouver la dimension communautaire de la célébration eucharistique. Selon une expression qui remonte à saint Paul, le corps partagé du Christ devient le corps de la communauté ecclésiale. Toute attitude individualiste, qui voudrait tirer de ce sacrement un profit particulier, serait un contresens.

Il restait à poursuivre ce mouvement : ce qui se construit n'est pas seulement le corps d'un groupe humain particulier, assemblée eucharistique, communauté ecclésiale, ou même l'Église tout entière. Le don fait par le Christ concerne l'humanité dans son ensemble, la « multitude » humaine, qu'elle

l'accepte ou paraisse le refuser. L'apparente « nouveauté » teilhardienne est de l'avoir étendue à l'échelle du cosmos tout entier. Pour lui, l'humanité « fait corps » avec l'univers. Ce qui affecte l'humanité concerne aussi le cosmos. Nouveauté « apparente » car, par là, Teilhard ne fait que retrouver l'idée de saint Paul, exprimée surtout dans l'hymne qui ouvre l'épître aux Colossiens. Il est vrai que des représentations « statiques » ou « mécaniques » du monde rendent plus difficile l'accès à une telle dimension cosmique de l'Eucharistie. Mais une voie ne s'ouvre-t-elle pas dans la représentation « évolutive », autrement dit historique, d'un monde en « genèse », en construction ? Il est frappant de voir, comme le relève le Père King dès l'Introduction, que le pape Jean-Paul II, dans son encyclique sur l'Eucharistie, a repris cette idée du caractère cosmique de la messe, « célébrée sur l'autel du monde ».

Cette extension de l'Eucharistie, semblable au rayonnement du cœur du Christ qui embrase l'univers, est de grande conséquence pour ses participants. De la contemplation distanciée d'une « hostie » inaccessible, on accède au vrai partage de Celui qui s'est donné jusqu'au bout. Peut-on dire alors que le « fidèle » qui « assistait » devient lui-même « prêtre » ? On sait que le Concile Vatican II a parlé d'un « sacerdoce commun » des fidèles. Celui-ci ne supprime pas le sacerdoce « ministériel », mais ce dernier ne prend sens que dans le premier.

Sans supprimer les degrés d'engagement, Teilhard met lui aussi au premier plan la participation de tous à l'action eucharistique, la « vocation sacerdotale » de tout chrétien. Ceci n'est d'ailleurs que la prise au sérieux de l'initiative d'un Dieu qui s'engage totalement et sans retour dans l'histoire du monde, ses succès et ses échecs apparents. Une vision trop étroitement hiérarchique fait place au désir de communion la plus large, « soit mystique fondamentale ».

Il faut reconnaître que le langage n'est pas toujours facile à trouver. Là comme ailleurs, Teilhard « tâtonne ». Il ne le fait pas dans son intuition mystique, profondément sûre, car enracinée dans la meilleure tradition spirituelle. Mais, comme les grands mystiques, il est conscient que les mots restent toujours en deçà des réalités. Le Christ « nous échappe quand il est soumis à l'analyse », écrit-il. La dimension « expérimentale », si souvent présente, n'est pas là pour justifier le « subjectivisme » de celui qui voudrait se bricoler sa religion personnelle. En grande conformité avec la tradition ignatienne, elle indique bien plus le refus de toute connaissance abstraite, objectivante, la méfiance instinctive envers toute pensée systématique, le rejet de ce qu'il appelle les « cassettes closes », dans lesquelles se réfugie la pensée craintive.

L'Eucharistie est construction du corps de l'Église, du corps de l'humanité, du corps cosmique. On sait à quel point la pensée teilhardienne est une activité tournée vers l'avenir plus que vers la conservation des reliques du passé. Il souhaiterait que les chrétiens s'engagent plus résolument dans cette construction, à la suite d'un Dieu dont l'action créatrice consiste précisément à ouvrir un avenir toujours neuf.

Le Père King rappelle à juste titre à quel point Teilhard est toujours resté sensible à l'autre face de l'histoire du monde. Après avoir présenté la divinisation des activités, le *Milieu divin* présente celle des passivités. Aucune construction définitive ne peut se faire s'il n'y a pas de consentement à une forme de diminution. L'union parfaite ne peut venir qu'avec la mort. Teilhard lui-même en a fait l'expérience dans les tranchées de Verdun. Consentir au sacrifice ne signifie pas se résigner devant la violence insensée, trop visible pour qu'on l'oublie. Mais cette violence n'est pas le dernier mot de l'histoire. La méditation devant la Croix lui fait contempler un Vivant, là où un regard détaché, lointain, ne perçoit qu'un cadavre. Même ce qui paraît le plus inutile revêt une signification dans le mystérieux dessein de Dieu.

Ainsi, l'Eucharistie est bien un « sacrifice ». Mais il n'y a aucune complaisance pour le morbide. C'est plutôt un lieu de décentrement de notre monde « en le livrant à une Âme plus grande », comme l'écrit le Père King, seule susceptible d'unifier les aspirations de l'humanité.

Il reste à expérimenter ce qui est écrit dans ces pages. Relire inlassablement le texte teilhardien, le mettre en résonance avec le commentaire proposé, et le revivre à sa manière. Mettre en œuvre – pourquoi pas ? – la proposition liturgique qui est faite en Appendice. Il est vrai que le livre du Père King est destiné à un public américain. Certaines images, certaines formules, pourront paraître moins « résonnantes » aux oreilles du lecteur francophone, en particulier européen. Mais au-delà de ces détails, la direction est claire. C'est elle qui importe.

La pensée du Père Teilhard ouvre un chemin au sein de la tradition chrétienne. Nul exclusivisme : beaucoup peuvent s'y retrouver. Nulle confusion non plus : l'exigence est trop grande. Celui qui ira jusqu'au bout de son engagement retrouvera le chemin de l'Évangile.

François EUVE, s.j.

Titulaire de la chaire « Teilhard de Chardin » du Centre Sèvres
Facultés jésuites de Paris